

## **De l'esclavage dans la pratique géographique : une expérience de recherche dans l'ouest nigérien**

Florence Boyer est docteur en géographie, membre du laboratoire Migrinter (Poitiers).

L'instauration d'une journée de commémoration de la traite négrière, de l'esclavage et de leur abolition a suscité de nombreux débats, essentiellement parmi les historiens, débats qui touchent également à la question coloniale. Si ces débats semblent fondamentaux dans un contexte où l'imaginaire fait du Noir une incarnation de la servitude, il n'est besoin de rappeler que la question de l'esclavage est aussi une question d'actualité. Comme le signale R. Botte, l'esclavage a disparu en tant que forme légale de travail, mais ses usages ne sont pas éliminés (Botte, 2005). Pour preuve, l'inflation du vocabulaire pour désigner des formes de travail forcé, ou contraint. L'analyse de la question de l'esclavage dans la période contemporaine se heurte à une grande diversité des conditions, diversité qui pose le problème de la qualification de ces conditions, comme elle se heurte à une complexité des statuts, ceux-ci évoluant dans le temps, ayant ou non un ancrage historique...

Que peut apporter la géographie à ce débat sur les formes contemporaines de l'esclavage ? Cette question peut apparaître incongrue, la question des rapports de domination étant le plus souvent laissée à l'appréciation des anthropologues, sociologues ou historiens. L'objectif ici n'est pas d'y répondre catégoriquement mais plutôt de relater une expérience de recherche qui peut apporter des éléments de réponse.



**Les deux jeunes filles debout, l'une esclave de la femme du chef de tribu, l'autre esclave de la soeur du chef, pilent le mil pour le repas. Leurs journées s'organisent autour de cette activité qui les occupe plus de deux heures le matin et en fin d'après-midi. Le reste du temps, elles s'occupent des enfants, du ménage...**

Photo : Florence Boyer

### **Comment la question de l'esclavage s'est imposée ?**

La question de l'esclavage s'est imposée de façon indirecte dans un travail qui portait au départ sur les migrations internationales d'une population touarègue de l'ouest du Niger ; ces migrations amènent les hommes d'âge actif à séjourner dans la ville d'Abidjan en Côte d'Ivoire pendant au minimum huit mois et au maximum deux ans ou trois ans avant de retourner dans leur campement, d'y séjourner quelques mois puis de refaire un nouveau voyage. Rapidement j'ai pu constater que **l'ensemble de ces migrants, ceux que l'on nomme localement des « exodants » sont aussi des *iklan*** [1], pour reprendre le terme *tamasheq*, terme que l'on traduit littéralement en français par esclave. Certes la simple désignation d'une catégorie d'individus par le terme *iklan*, ne suffit pas à faire d'eux des esclaves : aussi, il est apparu nécessaire de s'interroger sur la matérialité, sur les marques de cet esclavage contemporain, mais qui s'ancre dans une histoire longue et dans l'organisation de la société touarègue de cette région du Niger.

Cet impératif m'a placée face à deux constats : d'une part, si **l'esclavage est depuis longtemps un phénomène marginal dans la société touarègue**, il n'a été que peu ou pas traité dans les études portant sur cette société. D'autre part, dans cette région de Bankilaré, les conditions de vie des *iklan*, les rapports qu'ils entretiennent avec leur maître sont très différents d'un campement à l'autre, et y compris au sein d'un même campement. Ainsi, la marque minimale de la condition d'*akli* est la pratique d'une endogamie stricte, la transmission de ce statut à sa descendance et le fait d'être désigné par ce terme. La situation la plus courante est le paiement

d'un tribut au maître, c'est-à-dire le versement d'une partie de la récolte de mil, et le versement d'une partie des gains obtenus en migration. Enfin, dans les situations les plus extrêmes, les *iklan* se doivent d'effectuer des travaux gratuits pour leur maître ; celui-ci peut également refuser le mariage de certains de ses *iklan*, afin de les garder à sa disposition, comme il peut s'approprier une petite fille pour l'intégrer à la dot lors d'un mariage.



**Un groupe de migrants qui vient de rentrer. Ils ont fait coudre à Abidjan des habits identiques, pratiques courantes lors des fêtes chez les jeunes d'une même classe d'âge. De telles couleurs sont inhabituelles en brousse, ces tissus étant même rares au Niger. Ils portent par contre le voile indigo, devenu symbole de richesse au vu de son coût. Les vêtements et surtout le voile constituent l'un des moyens, certes détournés, de signifier la libération par la migration.**

Photo : Florence Boyer

### **Une démarche de géographie post-coloniale**

La compréhension de la diversité des situations et des conditions se devaient donc de passer à la fois par une lecture du traitement colonial, puis de l'Etat nigérien de l'esclavage, comme par une lecture de l'histoire de chacun des groupes, de leurs productions sociales et culturelles. L'objectif fut ainsi de comprendre les logiques de domination à l'œuvre dans cette société aujourd'hui comme par le passé. Cette lecture politique de l'esclavage s'inscrit dans une **démarche de géographie post-coloniale**. « Au fur et à mesure que les travaux sur les liens entre pouvoir et identité dans le processus impérial se sont développés, bien des oppositions conceptuelles binaires considérées comme des fondements de son architecture ont été problématisées. Les couple centre/périphérie, dedans/dehors, soi/autre, premier monde/Tiers-Monde, Nord/Sud, ont cédé la place à des tropes tels qu'hybridité, diaspora, créolisation, transculturation, frontière. Ce nouveau langage est associé à ce qu'on a appris à considérer comme une perspective postcoloniale, et il doit beaucoup à ceux qui écrivent au sujet des « marges » et depuis elles, ainsi qu'au potentiel déconstructiviste et poststructuraliste » (Jacobs, 2001, p. 99). Trois éléments ressortent de cette perspective post-coloniale : d'une part il s'agit de s'interroger de façon critique sur les discours coloniaux, ce qui signifie ici l'analyse du **traitement colonial de l'esclavage** par le biais de documents d'archives. D'autre part, le même type d'interrogation doit être repris pour ce qui concerne les logiques des politiques de développement actuelles, ce qui renvoie au **traitement de cette même question de**

**L'esclavage par les projets de développement** intervenant dans la zone de Bankilaré. Enfin, quelles sont les **productions culturelles, sociales et spatiales** de ces peuples anciennement colonisés ? Plus particulièrement comment rendre compte de ce paradoxe d'une pratique migratoire qui est synonyme d'expérience de liberté - la vie à Abidjan - et d'un retour dans les campements qui est synonyme d'un retour dans une situation de sujétion ?

La lecture historique du traitement de l'esclavage fait état d'une attitude ambiguë de la colonisation : en fonction des périodes, selon la personnalité des administrateurs coloniaux, selon leurs convictions politiques, le traitement a oscillé entre une logique de libération totale et une logique de compromis entre une idéologie coloniale prônant les valeurs de la *civilisation* et un impératif de gestion des populations qui passait par le contrôle spatial et par des chefferies soumises. L'ambivalence de la politique coloniale, largement reprise par l'administration nigérienne à la suite de l'indépendance explique en grande partie la diversité contemporaine de la condition des *iklan* comme elle explique en partie la répartition de la population dans la zone de Bankilaré. Le refus d'une grande mobilité fait aux *iklan*, pour des raisons de contrôle des individus, a largement contribué au maintien dans une situation d'esclavage : en effet, jusqu'à aujourd'hui, la libération totale passe par une mise à distance importante par rapport à l'ancien maître.

L'attitude des acteurs du développement dans la période la plus contemporaine est relativement similaire à celle des colons : comme eux, ils reconnaissent être au courant de la situation des *iklan*, comme eux ils reconnaissent qu'elle est en désaccord avec les valeurs qu'ils prônent et comme eux ils se placent dans une logique du compromis. En effet, leur intervention ne peut se faire sans l'aval des populations, plus particulièrement sans l'aval des chefferies, comme elle ne peut se faire sans un relatif contrôle de l'occupation de l'espace.

Une telle lecture exclusivement politique et se limitant au point de vue des intervenants extérieurs pourrait laisser à penser que la responsabilité de l'esclavage comme de sa pérennité leur revient. Pour avoir une compréhension plus globale de la question il est nécessaire de s'interroger sur le place et le rôle de l'esclavage dans cette société touarègue. L'analyse de l'attitude des migrants offre des éléments de réponse.

### **Migrants et esclaves : se balancer entre la liberté et la sujétion**

**L'expérience migratoire**, et en particulier le séjour dans la ville d'Abidjan constitue pour les jeunes hommes *iklan* une **expérience de liberté totale**, dont l'une des manifestations les plus concrètes est le développement d'un discours contestataire virulent, voire violent autour de cette question de la sujétion. Ces migrants, tout à fait conscients que l'esclavage est aboli, sont également tout à fait capables de développer un discours politique cohérent qui exprime un refus de la sujétion. Pourtant, lorsque ces mêmes individus rentrent dans leur campement, ce qu'ils ne manquent jamais de faire - les migrations définitives ne concernent que quelques individus dont l'histoire familiale est très particulière -, le discours contestataire disparaît complètement, et ils ne s'opposent jamais aux demandes, aux ordres de leur maître. La compréhension de ce paradoxe passe par une analyse plus fine des pratiques spatiales de ces migrants et en particulier de leurs mobilités quotidiennes. Dans la mesure où la confrontation avec l'autorité est absolument inenvisageable, ils développent des stratégies de contournement de cette même autorité : par exemple, lorsqu'ils sont amenés à se rendre d'un point à un autre à l'intérieur d'un campement, ils effectuent systématiquement un détour pour ne pas passer à proximité du lieu où se trouve leur maître. En évitant au maximum la fréquentation de cette autorité, ils évitent au maximum de répondre à ses ordres et ils garantissent par là-même leur

appartenance au groupe. Au final, **les migrations entre la ville et les campements, dessinent un mouvement de balancier entre la condition d'esclave et la condition de migrant** ; ce mouvement est un espace de négociation qui ouvre la possibilité d'un lent processus vers l'émancipation.

Au début de ce texte, je posais la question des apports éventuels de la géographie à la connaissance des formes contemporaines de l'esclavage. Il semble que cette question se devrait d'être étendue à toutes les formes de domination, que ce soit des coercitions économiques ou des contraintes physiques ; en effet, l'observation des pratiques spatiales, sociales et culturelles de ceux qui sont maintenus en position de servitude comme de ceux qui contrôlent les asservis, peut apporter des éléments quant à la compréhension des logiques de domination.

Par ailleurs, dans les espaces anciennement colonisés en particulier, un bilan critique de l'administration coloniale à son échelle la plus fine s'impose, autant parce qu'elle a laissé son empreinte sur les espaces comme sur les sociétés, que parce qu'elle contribue à expliquer les rapports de domination contemporains. Le bilan critique ne peut concerner uniquement la colonisation mais doit être étendu aux logiques du développement.

Florence Boyer

Bibliographie :

- Botte, Roger, 2005 - "Les habits neufs de l'esclavage : métamorphoses de l'oppression au travail". *Cahiers d'Etudes africaines*, XLV (3-4), 651-666.
- Jacobs, Jane M., 2001 - *Espaces (post)coloniaux*. In Staszak, Jean-François, Collignon, Béatrice, Chivallon, Christine, Debarbieux, Bernard, Généau de Lamarlière, Isabelle et Hancock, Claire, *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*. Paris, Belin, 99-115.

[1] *Iklan* signifie esclaves, au masculin pluriel : *akli* est la forme du masculin singulier.

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://cafe-geo.net)